



Le théâtre comme une machine à émerveillement perpétuel

A Nuithonie, François Gremaud présente presque tout ce qu'il invente avec Tiphonie Bovay-Klameth et Michèle Gurtner en sept événements étonnants.

YANN GUERCHANIK

CULTURE. François Gremaud cache bien son jeu. Sur scène, les formes sont légères, amusantes. Des drôleries qui vous prennent doucement par la main et finissent par vous remuer le cerveau. Pareil face à lui. Il a cet air étonné, cette bienveillance, qui fait passer en catimini des brouettes de philosophie. Cette semaine à Nuithonie, l'occasion est belle. De mercredi jusqu'à dimanche, on peut y voir presque tout ce qu'il invente aux côtés de Tiphonie Bovay-Klameth et de Michèle Gurtner. Interview d'un créateur, metteur en scène et comédien qui place l'émerveillement en pole position.

Mettons tout de suite les choses au clair: Nuithonie ne vous consacre pas une rétrospective comme on rend hommage à une vedette en fin de course?

Non! Nous avons d'ailleurs appelé ça *Rétropresqu'itive*. Celle du collectif dont je fais partie avec Tiphonie Bovay-

trio, qui tient d'une méthode particulière. En quoi consiste cette dernière?

Au sein du collectif, on a développé une écriture intuitive. Nous écrivons systématiquement à trois et toujours sur la base d'un travail d'improvisation. La méthode consiste à filmer nos improvisations, à les visionner et à sélectionner ce qui nous plaît. Ensuite, nous reproduisons à l'identique les passages improvisés. En gardant les accidents de parcours, les erreurs de langage, les approximations corporelles.

Une écriture de plateau qui devient une sorte d'improvisation calculée en fin de compte...

Une écriture de plateau au sens littéral: le plateau fournit toute la matière. Après, pour reproduire nos improvisations, il faut vraiment bosser comme des malades! Cela demande un travail d'écriture ultraprécis. Une triple partition, corporelle et vocale, presque musicale. On note qui fait quoi et qui dit quoi à quel moment, afin de

«Ça me plaît d'être ce chaînon qui dit au public: venez voir! Après nous, vous irez peut-être non pas plus loin, mais ailleurs.»

FRANÇOIS GREMAUD

Klameth et Michèle Gurtner. Une façon de proposer un peu l'évolution de notre travail. D'où est-ce qu'on est partis, par quoi on est passés, comment ça change. A Nuithonie, je pense que le public pourra sentir cette évolution. Cela permet de garder tout cela vivant et de ne pas jeter des pièces que nous estimons dignes d'être mises en partage. Depuis les débuts de la 2b company, on est attachés à l'idée de répertoire: maintenir nos pièces disponibles, de façon à pouvoir les reprendre à tout moment.

Ces sept événements sont produits par votre compagnie, mais ils se distinguent de vos autres pièces. Le collectif donne naissance à un autre genre de spectacle, avec un univers propre au

reproduire jusqu'aux chevauchements de paroles. Au final, le résultat s'avère très travaillé, mais il conserve les accidents de la vie.

Comment distinguez-vous cela de votre travail personnel, qui a donné lieu dernièrement à une pièce comme *Giselle*...

Ce sont les deux côtés d'une même médaille. Mon travail personnel bénéficie vraiment de ce qu'on découvre avec le collectif, avec lequel c'est beaucoup plus aventureux! Cela m'a permis de découvrir des pans entiers de théâtre, même chose sur le plan de l'intellect. Car ce que nous proposons avec le collectif ressemble peut-être à n'importe quoi, ce sont malgré tout des objets de pensées. Je crois qu'on peut en retirer



«Mon travail personnel bénéficie vraiment de ce qu'on découvre avec le collectif, avec lequel c'est beaucoup plus aventureux!» confie François Gremaud. CHLOÉ LAMBERT

beaucoup. Si on devait faire le parallèle avec la recherche – comme je suis fils de physicien – je dirais qu'il y a le temps du laboratoire, de la fouille, et le temps de la rédaction. Je trouve mon équilibre dans ces deux pôles, le collectif étant pour moi un véritable laboratoire.

Pour vous adonner à de nouvelles formes de représentation, êtes-vous passé par l'affranchissement du théâtre plus traditionnel?

Nous avons tous les trois une histoire liée à cet affranchissement. Je le dois à mon parcours en Belgique, au contact des Fla-

mands qui sont complètement affranchis! Michèle a fait l'école Dimitri, elle a beaucoup travaillé avec quelqu'un comme Oscar Gómez Mata, qui a vraiment explosé les formes. Tiphonie a travaillé avec Les Deschiens, qui portent une attention particulière au corps et à la drôlerie

du moment. Ce trio, c'est vraiment une belle rencontre entre un histrion et des histrionnes avides d'essayer.

Rétropresqu'itive a notamment été présenté à Paris, tandis que vos pièces connaissent une large diffusion dans les pays francophones... Vous voilà metteur en scène international, est-ce quelque chose que vous recherchez?

Aux Osses, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud avaient une sorte d'éthique qui me plaisait beaucoup et qui consistait à dire ceci: ça n'a aucun sens de passer tout ce temps à construire un spectacle si on ne le joue pas aussi longtemps, voire plus. Economiquement, artistiquement et émotionnellement, c'est une vérité absolue pour moi. Or, le territoire romand n'est pas si grand. Mais il existe un territoire francophone plus vaste. En tant que compagnie suisse, c'est génial de pouvoir s'inscrire dans ce réseau et mettre en partage des pièces qui sont, je pense, proprement helvétiques. Sans prétendre jouer les ambassadeurs, ça me plaît de montrer qu'en Suisse on ne fait pas que des montres. Et moi, ça m'aide à respirer, à rester conscient du travail qui se fait ailleurs.

La poésie n'est jamais loin, qu'il s'agisse de *Phèdre* ou de *KKQQ*. A quoi ça vous sert, la poésie?

Comme une prise que l'on débranche et que l'on branche ailleurs. Pour moi, la poésie a un effet disruptif. Elle dégage un nouveau paysage. Dans une conversation ordinaire, un simple jeu de mots peut faire partir votre esprit ailleurs. Cette «disruption» permet de changer de chemin, cela permet le pas de côté.

Au regard d'un monde qui nous impose des schémas pré-établis – comment il faut vivre, comment il faut être heureux, comment être détendu en dix leçons... – la poésie permet l'aventure. L'aventure de la pensée, de l'émotion. De l'étonnement aussi. Aller vers une sorte d'appétence pour ce que je ne connais pas. ■

Villars-sur-Glâne, Nuithonie, du mercredi 9 février au dimanche 13 février. Programme détaillé sur www.equilibre-nuithonie.ch

«Faire confiance au public avant tout»

Dans vos spectacles, il y a cette envie de faire comprendre, d'être accessible. Est-ce un objectif que vous poursuivez?

J'aime mettre en partage l'étonnement. Mon étonnement vis-à-vis d'une œuvre comme *Phèdre* ou, plus généralement, vis-à-vis du théâtre. En tant que spectateur, j'ai fait ce chemin: le vaudeville via le théâtre amateur, les classiques et le théâtre professionnel avec Gisèle Sallin, la découverte du théâtre contemporain à Lausanne et en Belgique. C'est comme pour le vin, on y va par étapes. Et très vite, on se rend compte que Christoph Marthaler n'est pas si hermétique que cela.

Du coup, ça me plaît d'être ce chaînon qui dit au public: venez voir! Après nous, vous irez peut-être non pas plus loin, mais ailleurs. Peut-être vers du Cindy Van Acker, du Anne Teresa De Keersmaeker. Sur scène, nous pouvons donner l'impression de faire un peu les débiles, n'empêche que les spectateurs doivent pas mal s'impliquer en nous regardant. Parfois, un déclic se produit et c'est tellement beau!

Est-ce aussi une volonté de réconcilier les publics alors que certaines salles sont remplies de têtes blanches et

donnent l'impression que le théâtre, c'est un truc de vieux?

Tourner beaucoup permet de se rendre compte qu'il existe des lieux où les publics sont très mélangés. Je me trompe peut-être, mais Vidy avait plutôt un public de «têtes blanches» avant l'arrivée du directeur Vincent Baudriller. Les premiers temps, il lui a fallu lutter, parce que les uns ne venaient plus et les autres pas encore. Aujourd'hui, force est de constater que Vidy affiche complet la plupart du temps et que le public y est très mélangé. Pour y parvenir, un directeur doit travailler énormément!

Dans ce genre de salle, j'ai remarqué que le directeur faisait confiance aux gens avant tout. En partant du principe que le public peut aimer des formes diverses, parfois très contemporaines. Au contraire, si on se persuade que ça ne plaira pas, si on sert toujours la même soupe, on ne fait que flatter le goût de ceux qui viennent déjà sans prendre le risque de s'adresser à de nouvelles personnes. Ainsi, on a parfois taxé notre collectif de «pointu», mais quand nous allons jouer *Chorale* au fin fond de la Bourgogne ou du Valais, les gens pleurent de rire.

La direction du Théâtre des Osses est au concours, cela vous intéresse?

C'est un outil vraiment formidable! Mais je me rends compte que je n'ai pas forcément l'envie d'être attaché à un lieu. Diriger un tel théâtre requiert une présence de tous les instants. En tout cas, je ne peux pas l'envisager autrement. Aujourd'hui, j'aurais beaucoup de mal à renoncer à la liberté de pouvoir créer mes spectacles, mais aussi à celle de pouvoir m'échapper pour écrire ou faire d'autres choses. Sans compter qu'à 47 ans j'ai comme un retour de flamme, un immense plaisir à faire de la création. YG